

it and survive all the schemes which it could possibly inspire.

And to give Creighton the last word as well as the first seems only just, for among the missing in the bibliography of *Main Street* are both the author of the Laurentian Thesis and his great work.

John TAYLOR,
Carleton University.

* * *

JÉAN-CLAUDE MARSAN. — *Montréal en évolution*. Montréal, Fides, 1974.

Dans l'éventail des études consacrées aux villes et aux villes canadiennes en particulier, voilà un livre intéressant qui se propose d'étudier la ville physique comme produit social. L'auteur donne, d'entrée de jeu, ses intentions: il veut étudier «l'évolution de l'architecture et de l'environnement urbain montréalais» et ainsi «tenter de cerner l'évolution de cet organisme économique, social, culturel qu'est la ville par l'intermédiaire de ses manifestations matérielles, visibles et tangibles», tout en ne négligeant pas de «discerner et analyser les forces et les influences qui sont à l'origine des mutations dans les formes de l'agglomération urbaine et dans les expressions architecturales» (p. 9). Jean-Claude Marsan résume lui-même ses intentions: «cet ouvrage constitue une histoire générale de l'architecture et de l'environnement montréalais envisagés comme un tout indivisible» (p. 12).

Voilà assurément un lourde tâche et, compte tenu de l'état de l'historiographie montréalaise, périlleuse. Disons tout de suite que le défi est relevé élégamment, mais non sans laisser le lecteur sur sa faim. Pour aborder son sujet, l'auteur utilise trois larges coupures chronologiques, en plus d'une mise en situation qui occupe les deux premiers chapitres. Il distingue donc trois périodes: celle de la «ville frontière», correspondant aux années 1642-1840; le Montréal victorien, allant de 1840 à la première guerre mondiale; et enfin, la ville du vingtième siècle.

L'ouvrage étant une synthèse, il repose massivement sur des sources dites de seconde main, surtout pour les premières parties. Il est évident qu'il ne saurait être question ici d'en faire grief à l'auteur; toutefois, nous devons souligner le danger qu'il y a d'utiliser sans trop de critique, les travaux de certains historiens anciens, surtout ceux qui se sont intéressés au régime français. En effet, comme l'ont souligné des spécialistes¹, on a eu tendance à n'utiliser pour le régime français que des sources officielles, reflétant beaucoup plus la réalité telle qu'elle devrait être, que la réalité vécue. En plus, les préoccupations des historiens étaient assez éloignées de celles d'une histoire sociale dont l'auteur de *Montréal en évolution* a besoin pour situer ses données dans une perspective historique. Précisons que Jean-Claude Marsan est diplômé d'architecture et urbaniste de formation, ce qui lui permet d'apporter une vision architecturale de la ville et des modèles conceptuels auxquels les historiens ne sont généralement pas habitués; mais nous y reviendrons plus loin. Pour conclure sur la question des sources, la connaissance de l'histoire de Montréal que démontre l'auteur est impressionnante, surtout si l'on considère l'épaisseur du temps qu'il remue.

¹ Louise DECHÊSNE, «L'évolution du régime seigneurial au Canada. Le cas de Montréal aux XVII^e et XVIII^e siècles», *Recherches sociographiques*, XII, 2 (1971): 142-183; Jean BLAIN, «Économie et société en Nouvelle-France: le cheminement historiographique dans la première moitié du XX^e siècle», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 26, n^o 1 (juin 1972): 3-31.

Voilà assurément un livre de valeur. Tout d'abord par son iconographie. Les soixante-dix-huit reproductions de plans, gravures ou photographies sont judicieusement choisies. En particulier la série de plans de Montréal permet au lecteur de suivre la démonstration de l'auteur au sujet des influences et du développement spatial de la ville. De même, la discussion de l'architecture d'édifices aujourd'hui disparus, est rendue plus intelligible par la présence de reproductions. Il faut cependant regretter qu'il n'y en ait pas plus car quelques fois l'auteur décrit un édifice en ne citant que son adresse; lorsqu'il s'agit d'édifices peu connus, le lecteur qui n'est pas montréalais éprouvera sans doute beaucoup de difficultés.

Les chapitres qui traitent du XIX^e siècle apportent du nouveau à la connaissance de la ville. Les liens que fait l'auteur entre les constructions d'églises et les groupes ethniques montréalais sont fort intéressants. Nous pensons ici à l'église Notre-Dame érigée en style gothique, expression de la volonté des catholiques, pour mieux se démarquer du protestantisme des Anglo-saxons représenté par le classicisme de la cathédrale anglicane, ou alors à la cathédrale que M^{gr} Bourget fera construire à l'image de l'église-mère de la catholicité au cœur de la ville « protestante » pour bien montrer la pré-éminence du catholicisme dans la ville. Les pages sur l'architecture commerciale nous font découvrir des aspects ignorés de la ville et devraient conduire plus d'un lecteur de ce livre dans le dédale des rues du vieux centre des affaires. Enfin l'analyse de la construction résidentielle pose les jalons d'une histoire du logement montréalais, qui reste cependant à faire.

D'autre part, tout au long du texte, l'ouvrage fourmille de pistes intéressantes et ingénieuses qui sont utiles comme point de départ de recherches futures. Par exemple cette idée de faire remonter le « bloc » urbain montréalais à la structure de l'occupation spatiale rurale est intéressante. Par contre d'autres le sont moins, tel le lien que fait l'auteur entre la structure de la côte rurale et la structure égalitaire et grégaire des vieux quartiers montréalais.

Un autre mérite de cet ouvrage auquel les historiens ne seront pas insensibles est la préoccupation du respect du passé. Tout au long de l'ouvrage percent les idées de l'auteur sur l'avenir de l'architecture montréalaise et il lui arrive fréquemment de faire des anachronismes pour lancer un vibrant plaidoyer « conservateur ».

Ce volume a les qualités et les défauts de celui qui lui a servi de modèle, c'est-à-dire l'ouvrage classique de Steen Eiler Rasmussen, *London the Unique City*. De la même façon que ce dernier étudie l'environnement londonien à travers une longue durée et à travers des sujets privilégiés, Marsan embrasse toute l'histoire de Montréal, également par le biais de sujets privilégiés. À titre d'exemple, l'étude de la maison urbaine pré-industrielle étant confinée aux quelques édifices qui ont survécu, cela amène l'auteur à conclure son exposé exclusivement à partir d'exemples qui sont des cas individuels et surtout résiduels, ignorant qu'en 1825, près des deux tiers des constructions de la ville de Montréal sont en bois. Il est vrai que la vieille ville est construite de pierre dans une proportion des quatre cinquièmes, mais elle ne renferme pas tout à fait le quart de la population²; dans ce cas quelle est l'habitation urbaine type? Évidemment, il ne s'agit pas ici de reprocher à l'auteur de ne pas être allé remuer des tonnes de minutes notariales mais certainement d'avoir conclu rapidement sans critiquer le caractère de ses sources.

Mais la plus grave critique que l'on pourrait adresser à l'auteur est, malgré ses prétentions du contraire, d'avoir négligé toute l'incidence du social et du politique sur l'architecture. Le seul moment où l'auteur parle de la société, c'est pour

² P.-A. LINTEAU et J.-C. ROBERT, « Propriété foncière et société à Montréal; une hypothèse », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 28, n° 1 (juin 1974): 45-65.

régler son compte au régime français et fonder ainsi sa dichotomie de traditions, médiévale et académique. Dans ce cas, l'auteur utilise des catégories sociales quelque peu étonnantes (classe infra-moyenne, p. 75), se perd dans l'utilisation des statistiques de population (p. 73-74, en 1760, il est faux de prétendre que sur 65 000 h. à peine 10 000 sont originaires de France car entre 1608 et 1760 il est venu 10 126 immigrants français; donc en 1760 sur 65 000 h. il devrait y avoir moins de 10 000 individus nés en France!) et fait des rapprochements risqués au sujet de la formation architecturale des administrateurs français appartenant à la « haute noblesse » (p. 77). Ainsi, le marquis de Vaudreuil « avec son rang dans la société française était sûrement familier avec l'architecture de son temps... » (p. 80) et plus loin à propos de Dollier de Casson: « il doit être familier avec les conceptions architecturales et urbanistiques de son époque. À la fois comme jeune noble — il est né en 1636 au château de Casson sis sur la rivière Erdre, en Basse-Bretagne — il a dû à ce titre recevoir une solide formation générale dans laquelle ces considérations d'ordre artistique n'étaient ordinairement pas exclues » (p. 109). Ce sont des arguments un peu courts pour étayer la théorie des deux traditions architecturales; d'autant plus les études récentes effectuées sur la noblesse française montrent que le fait d'être noble ne signifie aucunement que l'on reçoive « de facto » une « solide formation générale³ ». D'ailleurs à propos des deux traditions architecturales nous avouons ne pas saisir l'essence du « médiévalisme » de la classe populaire. Cela nous semble ressortir d'une historiographie aujourd'hui dépassée qui opposait le féodalisme de la colonie française d'Amérique au modernisme des colonies anglaises. Nous préférons l'expression, que l'auteur d'ailleurs emploie plus loin, de tradition artisanale, qui semble rendre meilleur compte de la réalité. P. Chaunu parle avec raison des « pesanteurs technologiques du bâtiment⁴ ». Pour terminer sur la société du régime français notons que les marchands en sont presque absents. Il y a les censitaires, les seigneurs et les administrateurs. Sur le rôle des seigneurs et la conception de la seigneurie, l'auteur nous assène des conceptions qui ont été remises en question depuis les travaux de Cole Harris (1966)⁵ et de Louise Dechêne (1971)⁶ pour n'en citer que deux.

Marsan ne reviendra plus sur la société montréalaise sauf sur un mode affirmatif pour poser tel ou tel groupe social dominant ou tel phénomène de ségrégation; ainsi en est-il pour la bourgeoisie au XIX^e siècle et de la différenciation spatiale entre francophones et anglophones. Encore s'agit-il du XIX^e siècle car pour le XX^e siècle, il est complètement muet.

De la même façon, le lecteur aurait aimé connaître l'incidence du gouvernement municipal sur l'environnement montréalais. Car Montréal n'a jamais été sans gouvernement: les sessions des juges de paix jusqu'en 1833 et de 1836 à 1840 et un conseil municipal de 1834-36 et de 1840 à nos jours. Qu'en est-il des mouvements de réforme de la fin du siècle et pourquoi le maire Raymond Préfontaine (1898) fut-il appelé le « nouveau Haussmann⁷ »? Rien du rôle ni de la signification sociologique du gouvernement municipal n'apparaît dans le livre et c'est dommage.

Au plan économique l'auteur insiste avec raison sur les progrès du transport mais néglige de lier le développement économique de Montréal à l'ouverture et au

³ Voir par exemple: Jean MEYER, *La noblesse bretonne*, Paris, Flammarion, 1972.

⁴ J.-P. BARDET, P. CHAUNU, G. DÉSERT, P. GOUHIER et H. NEVEUX, *Le Bâtiment, Enquête d'histoire économique 14e-19e siècles*, Paris-la-Haye, Mouton, 1971, p. 12.

⁵ R.C. HARRIS, *The Seigniorial System in Early Canada. A Geographical Study*, Madison-Québec, U. of Wisconsin-Presses de l'Université Laval, 1966.

⁶ L. DECHÊNE, *loc. cit.*

⁷ G. BOURASSA, « Les élites politiques de Montréal: de l'aristocratie à la démocratie », *Revue canadienne d'économie et de science politique*, XXXI, 1 (février 1975): 35-51.

peuplement de l'Ouest. Pourtant les rivalités urbaines et les desseins de la bourgeoisie montréalaise sont tendus avant tout vers un marché à conquérir.

À un autre niveau nous ne connaissons que peu de choses sur les relations ville-campagne. Comment Montréal s'intègre-t-elle à son hinterland? Quel réseau de relation s'installe-t-il entre la ville et le reste des régions de la province?

Pas plus d'ailleurs que nous connaissons les grandes lignes de peuplement de Montréal. Évidemment l'auteur travaille avec de telles catégories temporelles qu'il peut difficilement affiner son analyse: sa période victorienne par exemple s'étend de 1840 à 1914. Or en 1844 Montréal compte près de 45 000 habitants et en 1911, 467 986 habitants; il y a là des changements d'échelle qui ont dû, par leur volume même, influencer sur l'environnement urbain. Que dire de l'origine des populations: comment l'immigration britannique puis irlandaise a-t-elle modifié la ville ou encore la « reconquête » francophone entre 1861 et 1871? Et les vagues d'immigration de la fin du siècle? Autant de points qui nous apparaissent essentiels à la formation d'un environnement urbain et dont l'auteur traite plutôt rapidement quand il le fait.

Enfin, un grand absent de ce livre demeure le XX^e siècle montréalais. Entre le « victorien tardif », aussi retardataire fût-il, et la place Ville-Marie, il y a tout de même une évolution, ou une stagnation ou une régression, mais pas le hiatus que la lecture de l'ouvrage laisse subsister. Ou alors l'auteur s'est laissé guider par la chronologie du centre des affaires, qui ne saurait former, à lui seul, la ville et encore moins l'environnement urbain. Cette lacune est d'autant plus décevante que le traitement du XIX^e siècle est particulièrement vif et que l'auteur semble avoir des idées sur le sujet (p. 341). Pour être un peu malicieux, disons que tel qu'il se présente le dernier chapitre pourrait s'intituler « Hommage à l'administration municipale », puisqu'il reprend les grandes réalisations dont se targue le maire actuel de la ville.

Enfin, le fait que l'auteur se soit appuyé sur certaines sources secondaires sans trop les critiquer l'amène à commettre des erreurs. Ainsi je vois mal qu'on puisse écrire, en se basant sur le vieil ouvrage de J.-N. Fauteux, que la France de l'époque de la colonisation soit en pleine période d'organisation industrielle (p. 74). Ou alors à propos de l'établissement de fermes à intervalles réguliers le long des rives du Saint-Laurent, parler de « villages linéaires » comme s'il s'agissait d'un habitat de type villageois (p. 50) alors qu'il s'agit d'un habitat rural qu'il semble confondre avec le village-rue. À propos, du « plan des commissaires » (p. 160), l'auteur, suivant sa source, raconte comment Jacques Viger vole la vedette à Louis Charland pour la création du square Dalhousie. Or L. Charland meurt en 1813 et Viger qui le remplace en qualité d'inspecteur des chemins ne peut pas lui avoir « volé la vedette » six ans plus tard. Il aurait fallu expliquer que Charland avait dressé un plan en 1803 qui avait plus ou moins guidé les travaux des commissaires, et que Viger en 1819 fit prévaloir ses vues, non sur celles de Charland, mais sur celles des ingénieurs militaires. D'autre part si Griffintown doit son nom à Robert Griffin, c'est Thomas McCord qui est le titulaire du bail du fief Nazareth de 1792 à 1804 date de la cession à Griffin puis depuis 1814, date de la reprise du fief par la famille McCord. Enfin, à propos du faubourg Saint-Laurent et de l'église Saint-Jacques, précisons que jamais la rue Saint-Denis ne fit partie du faubourg Saint-Laurent mais bien du faubourg Saint-Louis, dont il ne parle pas d'ailleurs (p. 163).

Parallèlement à ces points de détail irritants, qui finissent par amoindrir la portée de certaines conclusions particulières de l'ouvrage, il faut signaler certains abus de langage et de citations. Ainsi en page 91, pour étayer l'affirmation de l'importance de l'église et de la paroisse chez les Canadiens français, affirmation

que personne ne conteste, il cite la réflexion de Mark Twain à propos du grand nombre d'églises dans la ville. Or à l'époque où l'humoriste américain visite Montréal, il y a beaucoup plus d'églises protestantes à Montréal que d'églises catholiques⁸. Rappelons que les Sulpiciens s'opposent avec force au démembrement de l'unique paroisse et que M^{re} Bourget ne réussira à triompher définitivement qu'en 1875. Au chapitre des abus de langage et anachronismes, citons (p. 79) le « design » de la forteresse de Louisbourg. Notons l'emploi de « fabrique urbaine » (p. 143) à plusieurs reprises; alors qu'on traduit *Urban Fabric* par tissu urbain. La « glorieuse révolution de 1774 » (p. 152) fait tiquer tous les historiens car la seule « glorieuse révolution » est celle de 1688 en Angleterre; ainsi le veut l'usage. Vers 1848, J.G. Howard est qualifié de « maître de design » au Upper Canada village (p. 261). Le site du Menai Strait est grandiose mais pour l'avoir vu, je ne crois pas qu'il puisse être « très dramatique » (p. 253), à moins qu'un train n'y plonge. L'auteur montre également une prédilection pour l'adjectif viril, appliqué à des édifices; ainsi les colonnes d'angle de la tour de la bourse ont une « blancheur virile » (p. 350), dont je ne puis saisir la portée. Notre auteur se laisse aussi aller au jargonage d'architecte; ainsi toujours à propos de la tour de la bourse, il écrit: « Voilà une architecture dynamique, se développant dans un processus logique qui révèle tout le scénario de son érection » (. 350-351).

Je m'en voudrais de terminer sans signaler qu'à côté de ces abus de langage on trouve beaucoup d'expressions heureuses, tel ce passage de la page 292 où il est question des squares Victoria et Phillips:

... soient devenus, l'un un insipide carré de sable, l'essuie-pieds de la place Victoria, et l'autre le socle d'un énorme monument boursoufflé, consacré à la gloire du roi Edouard VII, dit le Peace-maker; monument dévoilé en septembre 1914 précisément ... Et comme il ne suffisait pas d'écraser ce petit jardin du poids d'un si gros square, pour en dégager la vue.

Ou encore le passage sur les intérieurs victoriens en page 264.

En définitive voilà un livre sur Montréal qui apporte un bon nombre de choses. D'abord, par la réflexion que fait l'auteur sur la formation de l'environnement urbain et qui indique la route à suivre pour le travail historique, ensuite par les aperçus neufs sur l'architecture montréalaise du XIX^e siècle. Jean-Claude Marsan n'a peut-être pas écrit l'histoire définitive de l'architecture montréalaise, mais il en aura posé les principaux jalons.

Jean-Claude ROBERT,
Groupe de Recherche sur la Société montréalaise,
Université du Québec à Montréal.

* * *

ALAN F.J. ARTIBISE. — *Winnipeg: A Social History of Urban Growth, 1874-1914*. Montreal: McGill-Queen's University Press, 1975.

Urban biography lacked credible representation in Canada until publication of *Winnipeg*. Descriptive and episodic rather than analytic and provocative, early works unduly stressed random accomplishments in civic history: great political figures, regimental performances in the wars, honours in sport and so forth. Not so this volume of selected topics which adopts a critical stance pioneered by American historians, most notably Sam B. Warner, Jr. Indeed, the latter's study

⁸ Le recensement de 1871 relève 13 églises ou chapelles catholiques sur 51 lieux de culte.